Boulot-conso-dodo !
Quand le capitalisme grignote le temps

Analyse 12 – novembre 2015

Centre de Formation Cardijn asbl – Rue Saint-Nicolas, 84 – 5000 NAMUR (Belgique) – Tél./fax : 081/23 15 22 – info@cefoc.be – www.cefoc.be

Avant-propos

Des commerces ouverts la nuit ou encore le dimanche, des clubs de sport disponibles 24h/24… qui s'en plaint ? Annick Page, formatrice permanente au Cefoc, s'intéresse aux effets d'un « tout à la consommation » qui colonise toujours davantage l'espace… mais aussi le temps. La liberté de consommer serait-elle un acquis positif pour la société humaine ? Quel projet de société est proposé dans un contexte de consommation continue ?

Mots-clés : *Capitalisme – Consumérisme – Modernité – Temps*

Introduction

La ville de Bruxelles a décidé au printemps dernier de permettre, une fois par mois, l'ouverture des magasins en centre-ville. Une enseigne flamande d'un centre commercial produisait en son temps un spot publicitaire où une famille, plutôt que de passer une journée à la mer, décidait de consacrer tout ce temps dans un grand magasin[1]. Les supermarchés proposent de plus en plus l'élargissement de leurs heures d'ouverture. Une chaîne internationale de fitness appâte les clients avec un nouveau concept, un accès 24h/24 au club de sport. Ces quatre exemples illustrent une tendance de plus en plus forte du monde marchand de flexibiliser l'accès à la consommation.

Est-ce un bien, est-ce un mal ? Cette liberté gagnée par les consommateurs et les commerçants peut-elle être considérée comme un acquis positif pour la société ? Rien n'est moins sûr. Cette analyse invite à réfléchir aux implications profondes de ces autorisations de plus en plus répandues.

Grignotage géographique et temporel

En Europe, le capitalisme est partout. Depuis la chute du mur de Berlin, il s'est étendu géographiquement à tous les pays de l'Est. Il n'existe plus beaucoup de limites de frontières à part peut-être la Corée du Nord, fortement hermétique à tout échange qu'il soit politique ou économique. L'Afrique est également un grand marché potentiel mais il est nécessaire pour les populations d'augmenter leur niveau de vie et donc leur pouvoir d'achat afin d'entrer pleinement dans la consommation de masse. La question qui se pose alors est de savoir comment le capitalisme peut-il étendre encore plus son empire ? En passant de l'expansion géographique à l'expansion temporelle.

[1] Description de la publicité : le spot TV montre des parents qui se trouvent tranquillement dans le living. Soudain, quatre enfants, avec des jouets de plage, accourent avec enthousiasme. Le père : « *Ah non, non, non, je n'ai vraiment pas envie d'aller à la mer. Ah…* ». À ce moment, la famille entend un spot radio faisant la promotion de Molecule. Toute la famille se lève pour se rendre chez Molecule. Le spot montre ensuite la famille arrivant à l'entrée du magasin en question. Entre-temps, voix-off féminine : « Molecule, quelle idée magnifique pour une journée de loisirs. C'est du shopping dans l'esprit des vacances ». Voix-off masculine : « Molecule, E 17 Gand – Courtrai – sortie 4 – Vichte ». Texte à la fin du spot : www.molecule.be – ouvert le dimanche – jeudi fermé. (extrait de www.jep.be, site consulté le 19 octobre 2015).

Depuis déjà quelques décennies, le capitalisme impose une nouvelle structure temporelle dans le domaine de la production[2]: les temps morts sont proscrits au maximum car ils retardent le développement du capital. C'est ainsi que la production en flux tendus permet d'éviter le stockage de marchandises. Dans les ateliers et usines, les ouvriers sont priés de produire plus en moins de temps. On mesure les postes de travail au centimètre près pour éviter le maximum de déplacements. Les limites du système sont proches. Vers quel créneau peut-on alors se tourner ? Une possibilité : la diminution des « temps morts » au niveau de la consommation.

Transformer le temps de loisirs en temps de consommation

Le petit Larousse définit le terme « loisirs » comme « *le temps dont quelqu'un peut disposer en dehors de ses activités obligatoires* ». Logiquement, cela ne comprend pas l'activité shopping qui, dans notre société, est indispensable (manger, s'habiller…). On ne s'attardera pas ici à démonter les mécanismes mis en place pour stimuler le consumérisme, comme le matraquage publicitaire. Ce qui interpelle, c'est la transformation de notre temps de loisirs en temps de consumérisme : « tiens, on a du temps libre… On irait bien faire les magasins ».

Les obligations de fermeture des magasins constituaient une entrave au consumérisme. L'achat en ligne a partiellement résolu la question mais le capitalisme ne peut se résoudre à accepter des limites. Ainsi, au nom de la liberté, de la potentielle création d'emploi et de la relance de l'économie en temps de récession, l'ouverture élargie des magasins est une possibilité supplémentaire de faire participer le consommateur à la course au profit des entreprises.

Destinée à promouvoir l'ouverture des magasins le premier dimanche du mois à Bruxelles-centre, la campagne publicitaire intitulée « I shop on Sunday » montrait un homme en train de promener son chien, une dame en pyjama, ou encore un jeune en skate-board. Le but étant d'associer le concept de loisirs à l'idée de consommation. Consommer devient donc un loisir. Toute la gestion du temps est centrée sur la consommation et sur la recherche de profit avec un refus de l'inutile, de la perte de temps : « si vous avez du temps libre, achetez et vous ferez vivre l'économie, vous créerez ou pérenniserez des emplois. »

Cela signifie que, hormis le temps de sommeil, tous les temps sont tournés vers la consommation et donc la recherche de profit :

- le temps professionnel est pensé en termes de productivité maximale ;
- le temps libre est consacré à la consommation.

[2] Voir les analyses de M. COMPÈRE, *Fractures temporelles, malaise existentiel. Parties I et II : Urgence, qui paie la f(r)acture ?*, analyses 10 et 15, Namur, Cefoc, 2010.

Certains magasins ouvrent même vers 7 heures du matin avec l'argument que l'on peut effectuer ses achats avant de se rendre au travail. Il est intéressant de noter à ce niveau que, depuis cinquante ans, l'homme occidental a perdu une heure de sommeil quotidien[3].

Une temporalité « liquide », sans forme

D'aucuns argumenteront en faveur de cette tendance à élargir toujours plus le temps disponible pour la consommation, argumentant qu'on se détache de l'emprise religieuse (« Tu ne travailleras pas le dimanche, jour réservé au Seigneur ») ou encore qu'il est intéressant de tenir compte des rythmes de chacun (les lève-tôt comme les couche-tard).

Or, pour M. Castells, sociologue espagnol, cette tendance n'est pas anodine. Il parle d'une nouvelle structure du temps social qu'il désigne comme « temps atemporel » (*timeless time*) : « *le temps est formé par la durée, la séquence et le rythme des actions et des évènements* » ; « *le temps atemporel est un état social caractérisé par l'élimination de la durée, la perte des rythmes des évènements sociaux et la disparition des séquences chronologiques fixes et stables (dans le cours de la vie, la disponibilité de certains aliments en fonction des saisons, les formes de l'action au cours de la journée ou de la semaine…)* »[4].

Z. Bauman[5] quant à lui, considère la post-modernité comme une « modernité liquide » en ce sens que tout y est fluide, non figé, en continuel mouvement[6]. La modernité, qu'il qualifie de « solide », se basait sur des rythmes précis : la journée de travail, le salaire horaire… La vie sociale se calait sur le temps du travail salarié. Aujourd'hui, la flexibilité grandissante du travail démonte et diversifie peu à peu ces rythmes sociaux.

Dans un solide, les liens entre les molécules sont solides. Une force extérieure ne peut facilement déformer un solide. On parle de structure solide dans laquelle les liens noués sont difficiles à défaire.

A contrario, un liquide conserve moins facilement sa forme sous la pression d'une force extérieure. Les liens qui relient les molécules sont plus faciles à dénouer, le liquide se déforme et s'écoule. Aujourd'hui, on parle plus de réseaux que de structures. Si la structure induit l'idée de fixations difficiles à dénouer, le réseau sous-entend une souplesse, la possibilité aisée de se déconnecter et se reconnecter. Ce qui peut amener une forme de fragilité.

En quoi cela pose problème ?

Pourquoi serait-ce préjudiciable de *liquéfier* ainsi les rythmes sociaux ? Du point de vue du consommateur, qui pourrait se plaindre d'avoir tout au long de la journée, de la semaine, de l'année, les équipements sportifs, les magasins, les guichets d'administration ouverts à toutes heures ? En France, une trentaine de villes se sont dotées d'un « bureau du temps »[7] dont l'objectif est de réfléchir à la meilleure manière d'harmoniser la diversité de ces rythmes sociaux. Certains vont même jusqu'à imaginer la ville ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre, même si la réflexion est un peu prématurée.

Ne risque-t-on pas dans cette évolution, de fragiliser les temps collectifs et de ce fait, les liens sociaux ?

Si l'intention de départ est louable, à savoir tenir compte des divers rythmes sociaux, il est important de ne pas entrer dans un jeu de dupes où ces aménagements du temps ne serviraient que le système capitaliste. Élargir les horaires demanderait des aménagements collectifs importants (repenser l'accueil des enfants dans les crèches, élargir les horaires des transports en commun, sachant que cet élargissement va multiplier les coûts par exemple en électricité et chauffage…), engendrant de fait des dépenses importantes pour la collectivité.

---

[3] Institut national du sommeil et de la vigilance (France).
[4] H. ROSA, *Accélération. Une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte, 2010, p.267.
[5] Sociologue anglais d'origine polonaise (Poznan, 1925).
[6] Idem, p.266.
[7] M. COMPÈRE, *Fractures temporelles, malaise existentiel ; Partie III : Comment changer notre rapport au temps ?*, Namur, Cefoc, 2011.

D'un point de vue individuel, comment gérer l'impatience, la frustration quand tout est disponible tout le temps ? On en arriverait presque à s'étonner qu'un magasin ne soit pas ouvert un jour férié, ce qui devient la norme aujourd'hui. On s'étonne encore lorsqu'un magasin propose des fraises en hiver mais plus du tout quand il propose des oranges en été !

Tout le temps, c'est de l'argent ?

Le capitalisme tente de transformer tout le temps de loisirs en temps de consommation. Qu'en sera-t-il alors du temps culturel, du temps des rencontres sociales, du temps passé en famille, etc. ?

Comme le souligne H. Rosa, « *cette question ne peut se limiter purement à l'éthique individuelle : 'mon temps' est toujours un temps social, sa mesure, ses rythmes, ses perspectives et ses horizons ne sont pas à ma disposition. La question du temps est donc toujours en même temps une question politique : les structures temporelles définissent de quelle manière nous vivons ensemble et ont irrévocablement une dimension normative* »[8].

Tout cela n'est pas sans rappeler la critique dénoncée par Marx sur la reproduction du capital : « *C'est le processus par lequel le capital s'approprie la pratique sociale entière, c'est-à-dire la soumet à sa logique en la transformant, de manière à assurer sa propre pérennité. Autrement dit, c'est le processus même à travers lequel le capitalisme s'accomplit.* »[9]

Le projet de « communauté humaine » se réduira-t-il à une société basée sur la liquéfaction et l'individualisation extrême du temps, au service du capitalisme ?

Annick PAGE,

Formatrice permanente au Cefoc

[8] H. ROSA, op.cit., p.267.

[9] A. BIHR, *Capitalisme et Rapport au temps. Essai sur la chronophobie du capital*, Revue ¿ Interrogations ?, n°1, *L'actualité : une problématique pour les sciences humaines et sociales ?*, décembre 2005. Disponible à l'adresse : www.revue-interrogations.org/Capitalisme-et-Rapport-au-temps.

Pour aller plus loin

Murièle COMPÈRE, *Fractures temporelles, malaise existentiel*, parties I à III, Namur, Cefoc, 2010-2011. Textes téléchargeables sur le site : http://cefoc.be/-Analyses-.

Harmut ROSA, *Accélération. Une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte, 2010.